GEORGES DUHAMEL

LE CLAN. Pasquier

1913-1931

romans

Le temps des passions
La suite de la saga culte

Flammarion

Extrait de la publication

GEORGES DUHAMEL

LE CLAN Pasquier

1913-1931

C'est son propre destin qu'affronte maintenant le Clan Pasquier. Leur invraisemblable père est toujours là, plus fantasque que jamais, mais ils ont appris à s'en protéger ; ne leur reste qu'à épargner à leur mère les délires inventifs d'un mari à qui l'âge n'apporte guère la sagesse. Le XXe siècle s'offre aux cinq enfants de la famille, mais ce n'est que pour les confronter à ses horreurs. Le bonheur paraît hors de portée de ces êtres tourmentés.

Cécile parmi nous, Le combat contre les ombres, Suzanne et les jeunes hommes et *La passion de Joseph Pasquier* : les quatre derniers romans du Clan Pasquier nous font voyager de la veille de la Grande Guerre jusqu'à l'aube des années 30. Dans un monde à feu et à sang, Laurent participe aux fantastiques bonds en avant de la médecine, Cécile détruit ses amours pour mieux aimer la musique, Suzanne s'isole dans sa gloire de comédienne, Ferdinand s'enterre dans sa médiocrité tandis que le destin fait payer l'insolence de sa réussite au richissime Joseph.

Quand s'écrit le mot « fin », Georges Duhamel tire le rideau sur les premiers actes de la tragédie des Pasquier. Le dernier mot pourtant n'est pas dit… Sous la plume de son petit-fils Jérôme, le Clan Pasquier retrouvera vie aux premiers temps de la Seconde Guerre mondiale, à *L'heure où les loups vont boire…*

Flammarion

Extrait de la publication

Le Clan Pasquier [1]

1. Initialement publié sous le titre *Chronique des Pasquier*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Georges Duhamel

Le Clan Pasquier

Tome 3

Cécile parmi nous
Le Combat contre les ombres
Suzanne et les jeunes hommes
La Passion de Joseph Pasquier

Flammarion

© Mercure de France, *Cécile parmi nous*, 1938. *Le Combat contre les ombres*, 1939. *Suzanne et les jeunes hommes*, 1941. *La Passion de Joseph Pasquier*, 1944.
© Flammarion, 2013, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-0812-8891-1

Extrait de la publication

Avant-propos

Pasquier, l'envers du décor…
par Jérôme Duhamel

À un journaliste qui lui demandait un jour pourquoi il avait laissé imprimer le mot « roman » sur la couverture des dix volumes de sa *Chronique des Pasquier*, n'ayant pas eu l'honnêteté d'annoncer clairement qu'il s'agissait bien plutôt d'une « autobiographie », Georges Duhamel se crut obligé de faire, par écrit, une longue et précise réponse : « Vous vous trompez lourdement, monsieur ! Et ce pour deux raisons… La première, c'est que je ne cesse d'expliquer que pas un des personnages principaux de ma longue saga – je dis bien : pas un ! – ne saurait ressembler, dans son entier, à quelqu'un existant ou ayant existé dans mon entourage proche. Les acteurs majeurs de mon récit (et ils sont une bonne vingtaine), je ne les ai "créés" qu'en amalgamant en chacun d'eux quantité de personnes, de caractères et d'individualités qu'il me fut donné de croiser tout au long de ma vie. Chacun d'eux est un patchwork où sont réunis mille morceaux venant de tissus différents.

J'ai un frère, dans ma *vraie* vie, il s'appelle Victor et habite avec sa famille dans le même immeuble que moi, à l'étage au-dessus du mien. Eh bien, croyez-vous qu'il ne m'en aurait pas

voulu à mort si j'avais prétendu m'être inspiré de lui pour brosser le portrait de Joseph Pasquier, un être arrogant, égoïste, méprisant, avide de pouvoir et d'argent ? Victor ne m'aurait plus jamais adressé la parole si j'avais osé prétendre une telle ineptie ! En réalité, le personnage de Joseph est une mosaïque de cinquante, de cent, de mille de ces gens que j'ai croisés un jour et qui ne vivent que pour la réussite – une réussite sociale aussi bien que financière. La vie de Joseph, c'est une parabole sur l'argent, sur le désir d'argent et sur les saletés qu'on est obligé de faire pour en posséder toujours davantage ; c'est une allégorie de l'ambition débridée.

Prenez aussi le narrateur, Laurent Pasquier, qui sert de fil rouge à mes dix récits… Vous me dites que cet homme, c'est moi. Vous prétendez qu'il me ressemble trait pour trait. Vous affirmez haut et fort qu'il dit ce que je pense ou pense ce que je dis. Une fois encore, vous êtes dans l'erreur : Laurent Pasquier n'est pas Georges Duhamel ! Ou alors c'est l'homme que Georges Duhamel aurait voulu être, aurait rêvé d'être ! C'est un *moi* idéalisé par la grâce de la littérature. C'est une peau que je n'occupe pas, celle de Laurent, uniquement celle que j'aurais bien aimé endosser si j'avais été plus intelligent, plus idéaliste, plus généreux, plus exigeant avec moi-même – moins *petit*, pour tout dire ! Laurent, c'est un Georges sublimé et, croyez-moi, je suis fort loin de le valoir.

Je n'ai décalqué ni ma propre vie, ni celle des gens de ma famille, pour écrire mes Pasquier. Je n'ai fait que leur voler parfois quelques misérables détails pour enrichir mon récit. Je ne suis qu'un petit voleur à la sauvette, un dérisoire pickpocket, qui pioche ça et là dans la poche des autres pour emplir la sienne. Je n'ai plagié la vie de personne, je n'ai fait que prendre la trame de ce que fut mon enfance, ma jeunesse et mon âge d'adulte pour broder dessus mille et une bribes de caractères universels.

Mon amour de la grande musique, et le peu que j'en sais, c'est en Cécile que je l'ai résumé. Ma passion du théâtre et de ses acteurs, je l'ai exprimée dans le personnage de Suzanne. Mon aversion pour la faiblesse, la lâcheté, et somme toute de la bêtise, je l'ai déposé sur les épaules du pauvre Ferdinand.

Extrait de la publication

Ma reconnaissance éternelle pour l'amour des mères et les sacrifices qui en découlent, c'est Lucie, la mère de tous les petits Pasquier, qui la symbolise à merveille. Ma peur, ma grande peur des vies gâchées par la légèreté ou l'inconséquence, c'est Raymond, ce foutraque père Pasquier, qui en est la caricature. Et mon dégoût de ceux qui usent si mal de leur richesse s'est incarné en Joseph…

Mais que ce soit bien clair : je n'ai jamais eu de sœur musicienne et pianiste, aucune Cécile qui aurait enchanté mon enfance de ses notes magiques ; je n'ai non plus jamais eu de sœur qui fut actrice, ni de théâtre, ni de cinéma, et Suzanne ne s'inspire que du métier que faisait ma propre femme, Blanche [1], quand je l'ai connue, au début du XXe siècle ; je n'ai jamais eu de frère en qui fussent réunis la pleutrerie et la résignation d'un Ferdinand ; je n'ai jamais eu de frère qui ressemblât à un Joseph et fit passer le goût de l'argent avant la force des sentiments. Mais, oui, j'ai bien eu une mère comme Lucie, tendre et aimante, dévouée jusqu'à en être aveugle… mais toutes les mères ne sont-elles pas faites de ce même bois ? Oui, j'ai bien eu un père comme Raymond Pasquier, "Ram", volage à force d'être léger, inconscient pour n'avoir pas à dévisager sa propre conscience, mais il représentait l'éternité d'un genre hélas universel, ces millions et millions de pères qui croient depuis la nuit des temps que leur qualité de mâles les autorise à n'avoir aucune des qualités que possèdent les femmes…

Bref, et pour me résumer : je n'ai pas le droit d'affirmer que l'histoire de la famille Pasquier est celle de la famille Duhamel. Elle n'en est que le rêve sublimé. À moins, et certains le penseront peut-être, qu'elle n'en fut le cauchemar… »

1. Blanche Alice Sistoli (1886-1975), plus connue au théâtre sous le nom de Blanche Albane, fut une des actrices vedettes du début du XXe siècle, jouant sous la direction d'Antoine ou de Copeau, avec des partenaires comme Louis Jouvet ou Charles Dullin. Georges Duhamel fit sa connaissance en 1907 et l'épousa deux ans plus tard. Ils eurent trois fils : Bernard, Jean et Antoine.

Extrait de la publication

Moi, Jérôme, je ne suis que le petit-fils de Georges Duhamel, l'un des six enfants de son fils aîné, Bernard. Encore enfant, dans les années 50, j'ai moi-même, un jour, posé à mon grand-père la fameuse question : « Alors, c'est vrai que tu racontes l'histoire de notre famille, dans tes Pasquier ? » Il m'a regardé de son air bonhomme, ses petites lunettes rondes relevées sur le front, et a répondu en souriant à l'enfant de huit ans que j'étais : « Tu sais, Jérôme, qu'il est interdit de mentir ? Alors, je vais te faire un aveu : tu me vois chaque jour à mon bureau faire mon métier d'écrivain, eh bien, pour exercer cette profession, je suis obligé de passer ma vie à mentir ! Un auteur de livres, vois-tu, c'est un monsieur qui ne dit jamais la vérité. Il fait comme dans les comtes que tu aimes tant, il invente de gros mensonges pour faire peur, pour faire réfléchir et, parfois, pour faire rire. »

On comprendra mieux pourquoi, bien des années plus tard, m'est venue, à moi aussi, l'envie de devenir ce menteur qu'est l'écrivain…

*

Je n'étais pas né lorsque mon grand-père rédigea, tout au long des années 30 et en dix solides volumes, l'histoire de cette famille Pasquier, dont je compris plus tard qu'elle n'était pas un miroir, reflétant à l'identique visages et postures, mais plutôt une sorte de gros dictionnaire de la vie humaine où je pouvais trouver matière à réflexion. Apprendre ce qu'étaient ces passions de l'âme qui guidaient hommes et femmes. En découvrir les motifs et les secrets. Approfondir les mystères et de l'amour, et de l'ambition, et de la déraison. Ânonner la liste des vertus, et des vices surtout. En clair, découvrir la vie, la vraie. Car c'est à ça que doivent servir les livres : à nous enrichir de la vie des autres en en suçant la substantifique moelle.

J'étais loin de naître, donc, dans les années 30, mais ce fameux « travail » de l'écrivain qui m'intriguait tant, j'eus l'occasion de l'observer plus tard mille et une fois, quand il m'était donné d'observer mon grand-père à l'ouvrage, penché

sur sa table de travail, dans notre maison parisienne de la rue de Liège ou dans son bureau champêtre de Valmondois, au cœur du Vexin, dans ce département qui n'existe plus, la Seine-et-Oise.

Ils vous trompent ceux qui vous disent que l'écriture est fille de l'imagination. L'écriture est, avant toute chose, une discipline, stricte, impitoyable, impérieuse – ennuyeuse, donc. Toujours je vis l'écrivain qu'était mon grand-père s'imposer des horaires immuables, se levant dès sept heures du matin pour s'asseoir devant ses feuilles blanches à huit heures tapantes. Toujours je le vis suivre les mêmes rituels, relisant les lignes écrites la veille, étalant autour de lui les notes qui s'entassaient au fond de ses poches, prises sur de petits papiers quand les idées lui venaient au hasard du jour, emplissant le réservoir de son gros stylo d'ébonite noire, nettoyant précautionneusement les verres de ses deux ou trois paires de lunettes. Souvent, bien souvent, je l'entendis se plaindre à ma grand-mère : « Je suis vide, Blanche, complètement vide… Je n'ai rien à dire… Rien ne vient, je suis sec… Je n'arriverai à rien aujourd'hui… » Mais il s'obligeait à rester vissé à sa table, à ne pourtant pas déserter, à fuir les sirènes qui lui chantaient de s'offrir à d'autres tâches ou d'aller faire un tour au jardin, l'air est si doux ce matin…

Un jour que je lui annonçais fièrement, du haut de mes dix ans : « Moi aussi, quand je serai grand, je veux être écrivain ! » je le vis prendre un air grave pour se tourner vers moi. « Je ne te le souhaite pas, me dit-il doucement, je ne te le souhaite vraiment pas. Si tu savais comme c'est dur… »

Sur l'instant, je n'avais guère compris. Quoi ? N'était-ce pas la vie idéale que de s'asseoir sur une chaise pour s'amuser à tracer des mots sur une feuille blanche ? N'était-ce pas un inaccessible rêve, pour l'écolier que j'étais alors, que de rester pendant des heures à laisser son esprit folâtrer, sans personne pour vous reprocher ce vagabondage ? Et ne vous donnait-on pas de l'argent, en plus, pour un boulot si tranquille ? !

Là encore, il me fallut de longues années avant de saisir le sens profond de cette petite phrase. Avant de découvrir à mon

Extrait de la publication

tour que ce “boulot si tranquille” n’était en réalité fait que de frustrations et d’angoisses.

Angoisse de la fameuse *page blanche*, qui n’est pas qu’une invention d’écrivain cherchant à se faire plaindre ou dorloter : il n’est pas un matin – pas un ! – où l’auteur ne se lève en étant intimement persuadé qu’il n’a rien à dire, que pas un mot sensé, pas une phrase intelligible ne sortira de sa plume ou de son clavier. Il n’est pas un soir où il ne se dit que le maigre travail de sa journée ne vaut décidément rien, rien de mieux que de s’en aller remplir une corbeille à papier. Il n’est pas une fois où, relisant le fruit d’une semaine ou d’un mois d’obstination, ne lui vienne la tentation de tout arrêter, de refermer définitivement le capuchon de son stylo et de s’en retourner à d’autres occupations qui tarauderont moins son esprit enfiévré.

Et s’il parvient enfin, après des mois, parfois même des années, à écrire le mot *Fin* sur l’ultime page de son pensum, ce sont de nouvelles inquiétudes qui viennent l’ébranler. Que pensera l’éditeur de ce texte si péniblement accouché ? Les lecteurs, plus tard, accepteront-ils de débourser quelques sous pour se plonger dans cette histoire maintenant imprimée ? Et s’ils le font, n’en seront-ils pas horriblement déçus ? Y aura-t-il un journaliste pour s’intéresser à cette histoire et prendre le risque d’en parler dans les colonnes de son journal ? Des doutes, des questions, et de réponses quasiment jamais !

Mon grand-père n’a jamais quitté sa table de travail pour s’en aller regarder les nuages ou cueillir les fleurs de son jardin. Du moins pas avant d’avoir, chaque jour, sacrifié à cet intransigeant dieu des Lettres qui sans cesse le regarde et le juge.

Sa mission quotidienne achevée, il se levait lourdement de sa place pour s’en aller remettre son travail à Blanche, sa femme, qui devenait alors sa toute première lectrice… mais n’est-on pas terriblement indulgent avec quelqu’un que l’on aime ? Blanche lisait, lentement, attentivement, laissant tomber parfois une discrète remarque, relevant une faute légère, soulignant ici ou là telle incohérence ou telle répétition. Puis c’est elle qui se mettait au travail, glissant dans sa

Extrait de la publication

machine à écrire d'autres feuilles blanches pour y frapper les lignes manuscrites.

Le lendemain, tout était à recommencer.

Près de cinquante ans après la mort de Georges Duhamel, disparu un jour du printemps de 1966, son petit-fils est assis à ce même joli bureau de bois blond et, si le clavier d'un ordinateur a remplacé la plume des stylos, il se lève chaque matin en étant persuadé qu'il n'aura rien à dire…

Extrait de la publication

Livre VII

Cécile parmi nous

Extrait de la publication

Êtes-vous, parmi nous, à ce point étrangère ?

Jean Racine.

Extrait de la publication

Chapitre Premier

Gloire de Cécile Pasquier. L'enfant que l'on attend et l'enfant que l'on reçoit. Variations sur le nom d'Alexandre. Mains de virtuoses dans le vent de janvier.

Les puissances, folles ou sournoises, toutes les puissances du monde, celles qui roulent, celles qui piaffent, celles qui cheminent à pas sourds, celles qui voyagent en hurlant, celles aussi qui veillent, inertes depuis des siècles, mais n'attendent qu'un signal pour chanceler et pour choir, celles qui ont des voies tracées, des règles et des barrières et celles qui voguent à l'aventure comme les corsaires de l'ombre, toutes les forces redoutables qui hantent la ville des hommes, elles ne pourront rien aujourd'hui, contre l'enfant aux paupières diaphanes, contre le petit roi, contre le petit dieu qui sommeille, les bras en croix, dans le creux du berceau roulant.

Ce précieux fardeau qu'elle ne voulait, ce soir, abandonner à nul autre, Cécile va, parmi les rumeurs, les grondements, les fracas, en le poussant droit devant elle. Pour Cécile donc la joie de protéger, cette joie qui, de toutes, est la plus noble, la plus exaltante aussi. Pour Cécile encore l'orgueil sans pareil d'avancer comme une déesse dans un univers soumis. Pour Cécile, dès que la rue monte, le tendre effort des bras sur la nacelle soudain plus lourde.

Extrait de la publication

Cécile a visité, maintenant, toutes les nations de la terre ; elle a joué de la musique devant les princes, les rois et les empereurs. Cent fois, elle a senti les foules heureuses la saluer, la remercier en criant et en haletant. Mais, au prix d'un petit enfant, que valent toutes les autres gloires ? Cécile a créé des chants, elle sait inventer des airs qu'elle trouve au fond de son âme. Elle donne à la musique des grands maîtres une vie telle que tous ceux qui l'entendent sont aussitôt saisis d'un délicieux orgueil. Depuis qu'elle a mis au monde une petite créature humaine, Cécile juge bien frivoles toutes ses anciennes raisons de fierté.

La jeune femme songe aux heures solennelles de la souffrance comme aux plus belles heures de sa vie. Elle n'avait pas peur. Elle n'était pas anxieuse, mais bien plutôt transportée de ferveur et d'espérance. Ce n'est pas comme une victime qu'elle s'est remise aux mains de la matrone et du praticien, mais comme une prêtresse qui va recevoir le message des anges. Elle a chanté longtemps, puis chantonné. Un peu plus tard, même ses cris, car il faut bien crier pour ne pas mettre à mépris la voix des écritures saintes, même ses cris et ses soupirs s'achevaient comme les phrases d'un hymne. L'enfant ! l'enfant ! Voici ce qu'elle attendait, ce qu'elle avait toujours cherché.

L'enfant qu'elle souhaitait, ce n'était pas un enfant semblable à tous les autres, c'était, très exactement, l'enfant qui lui a été donné, celui qu'elle veut, ce soir, promener elle-même, en dépit des gronderies de la sévère Félicienne. Le miracle s'est produit et Cécile a reçu non pas un enfant, mais son enfant, celui qu'elle attendait, celui qui, de tout temps, était préparé pour elle, l'enfant avec qui, mille et mille fois, elle s'est promenée dans les vallées élyséennes, où luit doucement la lumière perlée des songes.

Cécile ne voulait pas, d'abord, pour son fils, de ce prénom d'Alexandre qui lui semblait trop long, trop intimidant, trop compromis dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'histoire des autres. Cécile devait se tromper. Elle en convient de bon cœur. Elle reconnaît aujourd'hui qu'Alexandre est bien le prénom naturel et prédestiné de son enfant. Seulement Alexandre se prononce,

Extrait de la publication

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01ELIN000311.N001
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication